

XIIIe Rencontres Contextuelles du Valais roman en Périgord 2019

Le timing, choix du rythme, accélérations et détours

Temps et temporalités différentes à travers l'histoire et la philosophie

Recueil fragmentaire et sélectif par Eliane Bailly

Aristote décrit une temporalité antique complexe, qui met en jeu plusieurs notions : chronos, aiôn, aidion, kairos, horai... Aristote est le premier à avoir instauré une conception « scientifique » du temps (chronos).

Il réduisit l'aiôn au temps du monde supralunaire, comme temps-de-vie qui ne cesse pas, à côté du mouvement continu et du temps perpétuel (aidion). En outre, il situa le kairos du côté de l'activité humaine et de l'action, au sens de "temps propice", alors qu'auparavant, cette notion concernait également le temps des événements, y compris l'engendrement dans la nature, à côté du temps propre aux saisons (horai) Face à cette multiplicité de temporalités, l'histoire de la pensée accorda peu à peu la prééminence et la prédominance à la notion du "temps" linéaire (chronos), envisagé par Aristote comme l'expression du temps scientifique. La multiplicité des références temporelles s'est perdue.

Ainsi, le Kairos concerne la « métrétique du bien », l'irruption des moments favorables, ou propices. Aristote insistait, dans la conduite de la vie, sur la connaissance de ce bien en insistant sur la tâche qui vise ce qui convient comme le font les archers qui visent une cible (Éthique à Nicomaque).

C'est une notion de sagesse pratique qui doit régler l'action selon les meilleures conditions possibles, dans un contexte déterminé et un temps propice.

La temporalité mise en oeuvre n'est plus la temporalité physique : La rencontre de plusieurs facteurs dans l'action et sa contextualisation requièrent un autre type de

temporalité, fondé sur les deux métrétiques « « chronos et kairos », qui confèrent à l'action une dimension qui lui est propre. Cette temporalité concerne les arts impliquant une délibération (stratégie, pilotage, médecine). Elle concerne aussi la théorie de la génération spontanée, non pas par une cause efficiente directe, mais par l'action de l'environnement (ainsi les conditions matérielles de putréfaction et de chaleur). Ce sont les meilleures conditions de ces diverses composantes qui font émerger une organisation dans un moment propice. L'expression "ce qui convient" (issue du langage de Platon) est abondamment utilisée pour l'action.

Dans le cas des arts (dont celui de soigner) où quelque chose est produit, le temps qui concerne la création est le kairos. C'est en explicitant cette perspective qu'Aristote considéra le temps propice également dans l'action à travers la question de "ce qui convient de faire », c'est l'accord d'un discours et de l'instant propice à le manifester, on est dans la temporalité du kairos. Mais « le kairos, c'est aussi l'opportunité du silence, lorsque le discours ne saurait en rien profiter de la circonstance ou lorsque l'absence de discours est elle-même la seule manière d'en tirer profit. Le rapport du discours au réel peut être aussi un rapport de silence de la part du premier, c'est-à-dire d'indifférence... »

Le kairos serait cette saisie du fugitif et de l'insaisissable, l'intégration discursive de ce qui est extérieur au discours. En médecine, le diagnostic rend compte de ce qui justement ne se manifeste qu'à peine, le diagnostic est plus une affaire de tact, de spontanéité que de méthode et de savoir. Comme saisie de l'occasion favorable, il a un rapport au hasard.

« C'est l'accord d'un discours et de l'instant propice à le manifester, on est dans la temporalité du kairos. Mais « le kairos, c'est aussi l'opportunité du silence, lorsque le discours ne saurait en rien profiter de la circonstance ou lorsque l'absence de discours est elle-même la seule manière d'en tirer profit. Le rapport du discours au réel peut être aussi un rapport de silence de la part du premier, c'est-à-dire d'indifférence... »¹

Le kairos serait cette saisie du fugitif et de l'insaisissable, l'intégration discursive de ce qui est extérieur au discours. En médecine, le diagnostic rend compte de ce qui justement ne se manifeste qu'à peine, le diagnostic est plus une affaire de tact, de spontanéité que de méthode et de savoir. Comme saisie de l'occasion favorable, il a un rapport au hasard.

Le kairos, c'est l'occasion favorable de dire et d'affirmer ce qui n'est pas attendu, il est ce par quoi ce qui était possible sans jamais pouvoir se produire se produit et se dit effectivement (« l'inouï »).

Si on laisse passer le temps de faire une chose, on la manque. Le kairos est « coup d'œil » dans un contexte confus d'actions humaines, réalité humaine de conflit, de hasard et d'incertitude qui demande que toute intervention puisse faire part à une

¹ Patrice Guillaud, «L'essence du kairos », ed. Persée

forme d'irrationnalité. (Ogenblik en flamand, littéralement coup d'œil signifie le moment)

Il ne s'agit pas tant de trouver un consensus que de réhabiliter la multiplicité contradictoire et conflictuelle des apparences et des opinions.

« S'il n'y a que des apparences et des contraires, la seule fonction du discours sera de prendre parti pour l'une de ces apparences, en amplifiant rhétoriquement ou même en créant de toute pièce sa justice et sa positivité, afin de pacifier leur affrontement. Il y a une puissance poétique, c'est-à-dire créatrice du discours qui est légitime, même si elle est arbitraire, dans la mesure où elle a pour but de réaliser l'accord et l'harmonie des hommes. C'est cette prise de parti discursive et son efficacité conciliatrice, en quelque sorte politique qui constitue la réalité même du kairos »

Pour Platon, le kairos exprime le souci pour les circonstances concrètes plus que pour l'idéal lui-même... Le kairos exprime aussi la nature relationnelle de l'homme qui est essentiellement un être en rapport avec les autres et les circonstances

Heidegger, quant à lui, fit de la temporalité le fonds propre de la structure de l'être de l'homme, de son « être-là dans le monde » (Dasein). L'origine de cette idée se trouve chez **Saint Augustin**. Dans un passage célèbre de ses Confessions, il se demanda ce qu'est le temps. Si, dit-il, on ne m'interroge pas à son sujet, j'ai le sentiment de savoir ce qu'il est, mais dès qu'on me pose la question, je l'ignore. "Pourtant, j'affirme hardiment, que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; et que si rien n'advenait, il n'y aurait pas de temps à venir, et que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent". D'où la question : le passé et l'avenir, comment sont-ils, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore? La réponse : pour le présent, s'il était toujours présent sans se référer au passé, il ne serait plus temps, il serait éternité. Si le présent, pour être temps, doit s'en remettre au passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, qui ne peut être qu'à la condition de n'être plus ? Ou encore parce qu'il tend à n'être pas ?". Partant de là, Augustin reconnut à la fin de son exposé, au ch. 20, que le futur et le passé ne sont pas, et cependant il faut admettre qu'il y a bien trois temps en référence au présent. Il y a en fait "le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir, à condition de considérer que cette triple présence existe dans l'esprit". En fait, "**le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'attention actuelle ; le présent de l'avenir, c'est son attente**".

Selon la philosophie d'Heidegger telle qu'elle se déploie dans son ouvrage « Etre et temps », l'être humain n'est plus dominé par le logos, mais par le souci (« Sorge »), cet élan hors de soi, qui appelle la préoccupation, tout autant qu'une possible attention à soi-même. » Le « pouvoir mourir » que l'existence implique est vécu comme une crainte par rapport à une échéance indéterminée et dans le Dasein authentique, comme un pouvoir-être, voire un devoir-être.

Pour Heidegger, la mort est la seule puissance individualisante recevable, qu'il justifie par 2 types d'argument : la mémoire et la responsabilité.

L'être humain n'est pas dominé par le logos, mais « est » souci, et la temporalité est la dimension de l'« être-en-souci » : L'indissoluble lien est une donnée originaire de la compréhension existentielle de l'homme.

Existence et temporalité/ présence et souci d'autre part forment deux structures affines qui communiquent entre elles... temps et engagement. Le soi se fonde sur le souci, dont il procède consubstantiellement et c'est à travers la temporalité que se définit ontologiquement le souci.

Le "présent" chez Husserl, implique une "rétention" du passé et une "protention du futur" selon un "continu". De sorte que la perception d'une durée présuppose une durée immanente de la conscience.

Cette idée d'une conscience de quelque chose selon une durée, Heidegger chercha à la dépasser, en posant plus fondamentalement l'étant, l'être et les structures du souci comme des existentiels, fondés sur la temporalité, qui fonde l'historicité et l'historialité de l'Être. L'histoire que veut penser Heidegger, la Geschichte (par opposition à Histoire), c'est l'histoire de ce qui nous est envoyé ou destiné depuis l'origine et qui ainsi nous détermine à notre insu.

Viktor Von Weizsäcker, dans son sillage, développera ce qu'il appelle le champ du pathique (notion reprise par le psychiatre Jean Oury) dans l'existence humaine, symbolisé par 4 verbes : Ce qu'il peut, ce qu'il veut, ce qu'il doit, ce qu'il ose.

La phénoménologie psychiatrique, développée principalement lors de la première moitié du XXe siècle, a décrit la dépressivité, comme un ensemble de troubles de la temporalité.

Dans un sens, l'être humain peut être considéré comme un spectateur du temps par lequel s'écoule sa vie. Il peut se projeter dans l'avenir et sa projection est empreinte de désir ou d'espoir ; il peut regarder le passé et son acte ne sort pas des limites imposées par le souvenir. Étant éternellement attaché au présent, qu'il le veuille ou pas, l'être humain se voit limité, quant au temps, par deux néants (Minkowski, 1933, p. 18), le passé et l'avenir.

La temporalité devient, ainsi, logiquement configurée spatialement et cela n'est pas sans importance, puisque, pour **Minkowski**, « la solidarité spatio-temporelle [est] comparable à celle de la solidarité organo-psychique » (Minkowski, 1933, p. 21). C'est de là que l'auteur rapporte la dépressivité à la temporalité, en notant que « les divers symptômes observés au cours de dépressions endogènes semblent tous traduire une modification profonde de la structure du temps, modification se ramenant à un contraste plus ou moins grand entre le temps immanent et le temps transitif. Si l'organique est modelé sous la forme de l'espace, le psychique le serait en vertu du temps » (Minkowski, 1933, p. 280); d'où l'intérêt de l'auteur pour l'étude du temps et du vécu temporel, notamment en ce qui concerne les réactions maniaco-dépressives.

Cependant, le psychique n'étant pas que pathologique, en plus des inerties et des impossibilités constatées dans le vécu du temps, il y aurait un souffle, qui fait progresser vers l'avenir et qu'il appelle élan vital ou élan vers... Il serait une projection d'avenir

Pour Minkowski, le plus grand trouble de la temporalité serait celui de l'absence d'élan vital, qui se traduit par une absence d'avenir personnel et produit, entre autres, le délire (Minkowski, 1933, p. 167-168) ; le phénomène psychopathologique fondamental serait cette perte de souffle vital et sa substitution par une nouvelle temporalité délirante, c'est-à-dire sans avenir, sans perspective objective, sans horizon vital.

Maldiney² le temps de l'apparaître et le rythme

L'"apparaître", le "phénomène", trouvent leur explicitation dans les notions de forme et de rythme. L'apparaître est surgissement sans préalable, sans en deçà : "L'apparaître d'une chose ne peut résulter d'un avant. L'apparaître du phainesthai n'a pas d'en-deçà. Il apporte et emporte avec soi son départ. Il se découvre à partir de rien" C'est ainsi que « la Montagne Sainte Victoire de Cézanne surgit »

En quoi est impliqué le sens du "phénomène" comme événement ; et l'événement "n'est pas ce qui se produit dans un monde, il ouvre un monde"

Cet événement de l'aspect d'un monde à l'état naissant, d'un monde inobjectif, ne saurait être mieux exprimé, selon **Maldiney**, que par la notion de "mutation" telle qu'on la trouve justement dans la pensée chinoise.

Alternativement, Maldiney distingue la forme par rapport au signe et la forme par rapport à l'image, pour parvenir, d'une part, à la détermination de l'œuvre d'art comme mise en œuvre de "formes" et non de signes ou d'images et, d'autre part, à la détermination de la forme comme ce dans quoi "signification et manifestation sont le même".

Alors qu'un signe et une image impliquent une visée intentionnelle et aboutissent à un moment d'identification, c'est-à-dire de reconnaissance et de connaissance de quelque chose), une forme, à l'inverse, "n'est ni intentionnelle ni significative. En effet, un signe ou une image renvoient l'un et l'autre à autre chose qu'eux-mêmes : un référent ou un modèle -auquel il se substitue dans le premier cas ou qu'il rappelle ou commémore dans le second cas ; ce qui suppose qu'ils soient indifférents à l'espace où ils se trouvent et indépendants de lui. Signe et image ont donc ici leur caractéristique essentielle, qui les écarte à tout jamais de l'essence unique et singulière de l'œuvre d'art : ils sont indéfiniment transportables et répétables : "Un signe est indifférent à l'espace dans lequel il se configure. Il est indépendant de son support. Transporté, il reste inchangé. *"Au contraire, une forme est intransposable dans un autre espace, elle instaure l'espace dans lequel elle a lieu"* (ibid.). Dans ces quelques lignes s'élabore vigoureusement toute la singularité de la "forme" et comment l'œuvre d'art tient dans la notion de «forme". Sans référent et sans modèle, en effet, ou plutôt, dans l'indifférence à tout référent et à tout

² Henri Maldiney a publié entre autres ouvrages « regard, parole, espace », « Art et existence »

modèle, la "forme" est ce qui se forme en formant l'espace dans lequel elle se forme : formant, en se formant, l'espace dans lequel elle a lieu (elle a lieu de se former), elle est indissociable de cet espace qu'elle forme en même temps qu'elle se forme. D'où son évidente singularité. Intransposable et intransportable, elle apporte et emporte avec elle son espace ; comme le dirait **Merleau-Ponty**, elle "rayonne" de son espace qui rayonne d'elle. En un mot, écrit Maldiney : "elle ouvre un espace", elle ne représente pas, elle manifeste : en elle, signification et manifestation ne font qu'un. Aussi pouvons-nous maintenant terminer la citation commencée ci-dessus : "Ni intentionnelle ni signitive. Signifiante toutefois, mais autrement que le signe, elle implique un moment pathique, une façon de se porter et de se comporter au monde et à soi" .

Aussi est-ce cette différence du moment gnosique (signe et image) et du moment pathique (forme) qui se concrétise dans l'espace pictural. Il est donc particulièrement éclairant de dire, comme le fait Maldiney, que, dans l'œuvre d'art, les formes ne sont jamais "faites", mais toujours "se faisant", toujours en formation. La forme artistique coïncide avec sa genèse : son auto-formation ; elle est toujours forme en formation -Gestaltung, selon le mot de Klee, et non Gestalt. Métamorphose ou mutation incessante des formes artistiques, formes toujours mouvantes, c'est ainsi que la notion de rythme devient la notion centrale de l'esthétique phénoménologique d'Henri Maldiney : "***L'acte d'une forme est celui par lequel une forme se forme : il est son autogenèse. Une forme figurative a donc deux dimensions : une dimension "intentionnelle-représentative" selon laquelle elle est image, et une forme "génétique-rythmique" qui en fait précisément une forme...*** » Or, entre Gestalt et Gestaltung, entre la forme thématisée en structure et la forme en acte, il y a toute la différence du rythme. Gestaltung et rythme sont liés". Dans ce chapitre de « Regard Parole Espace », intitulé L'esthétique des rythmes, Maldiney fait appel aux analyses de Benveniste sur le « rithmos » grec : "le rithmos grec veut dire forme, comme skêma, mais une autre espèce de forme que le skêma. Alors que le skêma est la forme fixe, réalisée, posée comme un objet, le rithmos désigne la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide ... , c'est la forme improvisée, momentanée, modifiable.

Rythme/cadence

Contre la cadence

La confusion que veut à tout prix éviter, et faire éviter Maldiney, est avant tout celle du rythme avec la cadence. Derrière ce mot, où le philologue entend la marque de la chute, régulière, obstinée, on retrouve la notion plus abstraite de mesure, qui renvoie elle-même à un espace-temps métrique, celui du temps spatialisé des horloges. C'est ainsi que Maldiney peut convoquer dans la suite du texte deux images opposées de la **cadence d'une part, et du rythme d'autre part : soit respectivement le tic-tac et la vague.** « *Là où le tic-tac (qui est d'ailleurs plus exactement un tic-tic, le nom évoquant lui-même l'action groupante du cerveau) est une mesure dans tous les sens*

du terme, à la limite une Gestalt, fonctionnant par intervalles réguliers, la vague, elle, est toujours en formation (Gestaltung), en auto-mouvement, vivant en quelque sorte sur la crête d'elle-même, renaissant sans cesse de ses propres failles ».

Selon **Merleau-Ponty**, dans la phénoménologie de la perception : « **Un rythme ne se déroule pas dans le temps et dans l'espace. Il est le générateur de son espace-temps. Il ne s'explique pas en lui, il l'implique. [...] Or, ce rythme, on ne peut l'avoir devant soi. Il n'est pas de l'ordre de l'avoir.** »

Le passé et le présent n'existent pas en soi, ils n'existent que lorsqu'une subjectivité vivante y dessine une perspective. Et pour citer Heidegger : « *Au cœur du temps il y a un regard, une subjectivité, ein Augen-Blick* » .

Pour cet auteur, le temps n'est pas une donnée externe et objective, il est une des dimensions dans laquelle se déploie l'existence.

C'est difficile d'explicitier ce temps à l'état naissant, qui n'est pas un objet de notre savoir, mais une dimension de notre être. C'est dans mon « champ de présence », - ce moment que je passe à travailler avec, derrière lui l'horizon de la journée écoulée et, devant lui, l'horizon de la soirée et de la nuit – que je prends contact avec le temps, que j'apprends à connaître le cours du temps ». (p. 475)

Le « **champ de présence** » est une notion proposée par Merleau-Ponty pour concevoir la temporalité phénoménologique.

Henri Maldiney approfondit sa vision du temps dans son ouvrage « Regard, parole, espace », et notamment dans le chapitre sur « L'esthétique des rythmes ».

Il y oppose **un temps impliqué** à un autre temps, **le temps expliqué**.

Le temps impliqué est expérimenté dans le présent naissant, il n'est pas extension temporelle ou durée, il comporte des tensions de durée.

Le temps expliqué est le temps extérieur, divisible en époque passée, présente, future, que le discours attribue à l'action en référence au moment de l'énonciation, à l'acte de l'énonciation.

Il opère un renversement phénoménologique de la temporalité. « *Le présent est originaire, pas le passé, car le passé est articulé sur le présent de l'énonciation.* »

Il dira aussi : « *Le temps n'est plus au fondement du présent, mais le présent au fondement du temps.* » (p. 161)

Orienté vers la compréhension du phénomène rythmique, il s'appuie sur **Paul Klee**, qui considérait le temps du rythme comme étant un temps de présence et non un temps d'univers.

L'instant critique est situé là où le chaos se cristallise en forme, là où naît la forme, là où naît le rythme.

Le rythme est la forme de la présence, nous dit Maldiney.

Les éléments du rythme ne sont pas posés, ils sont, ils se passent, c'est un oui sans possibilité de non, c'est un oui qui ne réfute aucun non.

Le rythme, parce qu'il est une forme de la présence, un existential, est par lui-même garant de la réalité.

Nommant précisément le Kairos, Maldiney affirme l'importance du moment clé, moment nodal, lors duquel, dans l'acte artistique, la forme advient.

"Son organisation consiste dans des articulations temporelles et spatiales de l'espace et du temps, dont les moments nodaux sont à chaque fois des lieux et des instants critiques, où chaque œuvre, chaque forme, est mise en demeure d'être - ou plutôt d'ex-ister (hors de toute mesure préalable).

- **Le Temps des familles**

Le fait d'être en vie nous propulse dans une lignée familiale, pour en devenir un maillon.

La famille entretient un rapport étroit avec le temps :

Il y a les cycles de vie, le jeune adulte qui s'autonomise vis-à-vis de sa propre famille, la création du couple, la famille avec de jeunes enfants puis avec des adolescents, leur départ, le 3^{ème} âge, et la fin de vie.

Il y a l'histoire qui nous a précédés, celle des générations précédentes, et la façon dont se sont tissés les entrelacs entre la « grande Histoire » et l'histoire familiale, dont nous sommes héritiers, que l'on s'approprie cet héritage ou qu'on le refuse...nous allons « faire avec », ce qui peut être une œuvre en soi.

Il y a l'histoire en train de se faire, la temporalité des cycles de vie au cours de laquelle la famille se transforme. Il y a le temps de la narration, l'histoire racontée qui tisse l'étoffe de la famille, le récit ou la mythologie familiale, tous les membres n'ont pas toujours le même récit, il peut être contradictoire.

Minuchin écrit : « *les histoires familiales sont à prendre à 2 niveaux : le niveau de la narration et celui d'un drame. Les narrations sont organisées de façon linéaire, cohérente mais l'histoire est toujours interrompue par quelque chose : un membre de la famille a une tout autre histoire ou reste silencieux* ».

Le dialogue contextuel prôné par **Boszormenyi Nagy** encourage le dialogue, dans lequel sera questionné avec obstination le « pris » et le « donné » dans la famille. **La question du donner et du prendre demande de prendre du temps, et la reconnaissance des contributions nécessite de l'attention pour chacun, ses effets peuvent consister en une reprise des relations avec davantage de considération mutuelle et à de nouveaux actes spontanés de reconnaissance.**

Faire exister un futur porteur de nouveautés intéressantes permet de revenir vers un passé dommageable pour réfléchir sur ce qui a été vécu, d'où l'insistance de B. Nagy à privilégier l'avenir.

« La nature multilatérale du contrat thérapeutique implique que le thérapeute, l'intervenant se préoccupe des conséquences de ses interventions pour chacune des personnes qui pourraient être affectées par les conséquences de son intervention thérapeutique »

Le travail en thérapie opère des va et vient constants entre présent et passé, pour construire l'avenir. A moins que ce ne soit l'inverse : imaginer et construire l'avenir pour permettre au présent de se relier au passé. Le thérapeute

- **Le temps en thérapie**

Tout système vivant comporte des dimensions enchevêtrées : celle du rythme et de la circularité du temps qui tourne sur lui-même, visant au maintien de l'homéostasie et celle de la linéarité selon laquelle la vie se déroule inéluctablement de la naissance à la mort. Ces 2 dimensions ne vont jamais l'une sans l'autre dans le vivant.

Le temps familial passe par de cycles de ruptures et de nouveaux départs. Plus les figures d'attachement sont sécurisées, plus l'avenir est investi positivement.

Pour appréhender le temps de chacun et de tous, il faut tenir compte du rythme, de la manière dont on va évoquer le passé, le présent et le futur et le sens que nous allons donner à l'histoire et aux événements. Les retours en arrière dans la narration peuvent entraîner des modifications de trajectoire, à l'image du ressort.

Les systèmes vivants sont régis par une activité rythmique, le comportement des uns et tributaires des autres, des rythmes s'établissent entre accordages et désaccordages, c'est ce que les systémiciens appellent la danse familiale. Selon Daniel Stern, le sentiment de sécurité dans une famille tient à cet ajustement des rythmes entre les membres d'une famille.

Le rythme au sein des et entre les séances, lorsqu'il s'installe entre le thérapeute et la famille (« joining ») permet au thérapeute d'entrer dans la danse, de trouver le bon rythme, une temporalité ritualisée : accueil, nouvelles, retour sur expérience précédente, entrer dans le vif du sujet, en fin ralentir le rythme pour le temps de la conclusion et la suite à envisager.

- **Temps et Travail Thérapeutique de Réseau**

La partition s'écrit suivant la feuille de route / Le temps propice ou celui de l'action l'agenda et la suite des différentes figures / le choix de la bonne échelle au bon moment.

Différentes temporalités sont en jeu et s'articulent : Le temps propice ou celui de l'action et de l'engagement, du donner et du prendre, l'articulation des agendas, il faut trouver le bon rythme / ce qui s'inscrit dans le temps /les retrouvailles, la mémoire, le grand livre des comptes

(La feuille de route se dessine à la voix active et passive... On est parfois dérouté. Calendrier- la cdc n'est pas une fin en soi, il faut choisir la bonne figure au bon moment - préparation : la lettre d'invitation- le debriefing avec la PDC-sélectionner, le retour sur expérience)

On parle de « mettre en musique » le Travail Thérapeutique de Réseau : la trame, la partition, le tempo, les soupirs et les pauses, rythmes et silences, les nuances et le timbre. « *Il faut parfois ralentir, dilater, ne pas aller droit au but, digresser, et prendre d'autres chemins ; pointer ou détourner, prendre son temps* ». (Dr JM Lemaire, formation TTR 2013 Rixensart)

Il y a le bon moment (Moment vient de mouvement, moment charnière) qu'il faut saisir et la temporalité plus longue de l' «être en souci », tenue par le professionnel concerné et le clinicien de concertation. : La ligne du temps, feuille de route, calendrier, agenda , l'invitation.

En « Clinique de Concertation », le rituel du tour de présentation, le temps du dessin du « Sociogénogramme » et des questions qu'il amène à poser ralentit le timing, et détourne l'attention sur la représentation du récit. Le dessin en train de se faire au fil de la présentation crée un objet commun, une communauté qui s'identifie, tout en élargissant le regard. Le processus de dilatation, fait de questions très factuelles, prépare le champ en créant des ouvertures praticables, ce qui suppose une grande rigueur.

Dans ce tour, le clinicien saisit le fugitif, ce qui pourrait être considéré comme anodin.³ La temporalité du tour de présentation, plus ou moins longue coexiste avec celle du kairos, où il s'agit de saisir l'opportunité. Si on laisse passer le temps de faire une chose, on la manque.

Patrice Guillaud parle du kairos comme « coup d'œil » dans un contexte confus d'actions humaines, réalité humaine de conflit, de hasard et d'incertitude qui demande que toute intervention puisse faire part à une forme d'irrationalité. Il ne s'agit pas tant de trouver un consensus que de réhabiliter la multiplicité contradictoire et conflictuelle des opinions.

La « Clinique de Concertation » est un moment dans la suite des autres figures thérapeutiques, parfois uniques, parfois reprogrammées dans une temporalité très

³ « S'il n'y a que des apparences et des contraires, la seule fonction du discours sera de prendre parti pour l'une de ces apparences, en amplifiant rhétoriquement ou même en créant de toute pièce sa justice et sa positivité, afin de pacifier leur affrontement. Il y a une puissance poétique, c'est-à-dire créatrice du discours qui est légitime, même si elle est arbitraire, dans la mesure où elle a pour but de réaliser l'accord et l'harmonie des hommes. C'est cette prise de parti discursive et son efficacité conciliatrice, en quelque sorte politique qui constitue la réalité même du kairos »

longue. Certaines « Cliniques de Concertation », souvent évoquées, et les familles qui les ont habitées entrent dans une autre temporalité quasi mythique.

Références :

Patrice Guillaud, « L'essence du kairos », accessible sur le portail Persée
Maldiney : 1973- « Regard Parole Espace », L'Âge d'homme, Lausanne- 2001-
existence : crise et création, Encre marine, Fougères, 42200, La Versanne

Notes partagées par Marie-Claire Michaud, sur la question du temps en thérapie familiale.